

FAUCHER, Albert, dir., *Cinquante ans de sciences sociales à l'Université Laval. L'histoire de la Faculté des sciences sociales (1938-1988)*. Québec, Faculté des sciences sociales, Université Laval, 1988. 390 p. 24,95 \$

Marcel Fournier

Volume 42, numéro 4, printemps 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/304753ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/304753ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Fournier, M. (1989). Compte rendu de [FAUCHER, Albert, dir., *Cinquante ans de sciences sociales à l'Université Laval. L'histoire de la Faculté des sciences sociales (1938-1988)*. Québec, Faculté des sciences sociales, Université Laval, 1988. 390 p. 24,95 \$]. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 42(4), 624–626. <https://doi.org/10.7202/304753ar>

FAUCHER, Albert, dir., *Cinquante ans de sciences sociales à l'Université Laval. L'histoire de la Faculté des sciences sociales (1938-1988)*. Québec, Faculté des sciences sociales, Université Laval, 1988. 390 p. 24,95\$

Par l'organisation du colloque du 50e anniversaire autour du thème «Nos institutions, leur rôle, leur avenir», la Faculté des sciences sociales de l'Université Laval voulait, en octobre 1988, susciter une réflexion sur les changements que le Québec a connus dans divers secteurs d'activités (politique, éducation, religion, famille, coopération, syndicalisme, etc.); elle souhaitait aussi rendre hommage au fondateur de la faculté, le Révérend Père Georges-Henri Lévesque, o.p., et aussi à tous ceux et celles qui ont contribué au développement de cette institution. L'on connaît bien l'oeuvre du Père Lévesque: il en a lui-même parlé avec éloquence dans ses souvenirs. Mais quelles furent les actions de ses collaborateurs et de ceux et celles qui ont pris la relève?

Publié au moment du colloque-anniversaire, les *Cinquante ans de sciences sociales* retrace, comme l'indique Albert Faucher, les commencements, les cheminements et les continuel efforts d'adaptation de la Faculté aux ressources et aux besoins de la société (p. 11). Rédigés par de proches collaborateurs du Père Lévesque, les premiers chapitres présentent les débuts de la «Faculté du Cap Diamant»: Jean-Charles Falardeau décrit l'organisation et l'orientation des premiers enseignements; Eugène Bussière met en relief le rôle pionnier de l'Université Laval en éducation des adultes; Napoléon LeBlanc rappelle les nombreuses activités du Service d'éducation sociale et du Centre de culture populaire. Tous se souviennent avec émotion de ces premières années et veulent témoigner de l'esprit qui animait la faculté: «Ce que l'on a appelé l'«esprit» de la Faculté ne fut pas, précise Jean-Charles Falardeau, la conséquence d'un ensemble de préceptes a priori mais plutôt la convergence de pensées individuelles qui cheminaient chacune selon son inspiration dans la plus complète des autonomies. S'il y eut un principe qui détermina un esprit de la Faculté, ce fut celui de la plus entière liberté qui était affirmée à temps et à contretemps par le père Lévesque et dont chaque professeur faisait sa pâte en tout domaine et en toutes circonstances.» (p. 27)

À la suite de ces premiers chapitres, viennent sept chapitres qui, consacrés aux différents départements et écoles de la Faculté, «expliquent leur formation et leur développement du point de vue de l'enseignement et la recherche»: Nicole Gagnon pour la sociologie, M.-A. Thibault pour l'économique, Gérard Dion et James Thwaites pour les relations industrielles, Simone Paré pour le service social, Vincent Lemieux pour la science politique, M.-A. Tremblay pour l'anthropologie et J.-Y. Lortie pour la psychologie. Comme les histoires que des familles ou des villages publient pour commémorer un anniversaire, cette histoire de la Faculté des sciences sociales ne manque pas à sa fonction apologétique: y trouvent place non seulement les pionniers qui ont brillé par leur courage et leur esprit d'initiative mais aussi tous ceux et celles qui, au cours des années, ont mis quelques pierres pour construire ce bel édifice — une «institution en pleine croissance», dira l'actuel doyen —, qu'est la faculté. Il y a eu des «premières» et beaucoup d'«initiatives nouvelles».

La formule permet de fournir des repères historiques précis pour la (petite) histoire de chaque département: date de création, nom des directeurs, publication de revues, organisation de colloques, etc. Mais comme tout annuaire d'université avec de longues descriptions de programmes, les uns plus complexes que les autres, cette formule risque d'ennuyer tout lecteur peu attentif aux subtilités de la raison bureaucratique. Heureusement certains collaborateurs, comme Nicole Gagnon, s'en échappent pour nous rappeler que la vie d'un département universitaire, c'est aussi quelques idées. Mais pour qu'il y ait des idées et que soit stoppé le «déclin du leadership sociologique de Laval», faut-il compter sur la présence de «nouveaux maîtres à penser»?

Pour donner une plus grande cohérence à l'ensemble de l'ouvrage, il aurait peut-être fallu imposer aux auteurs un même plan, comme celui qu'adopte Vincent Lemieux: pour la science politique, celui-ci distingue d'une manière «plus ou moins arbitraire» trois périodes (1954-1967, 1967-1975, 1975-1987) et pour chaque période, il analyse les trois facettes de la vie universitaire que sont «les professeurs, leurs recherches, leurs publications», «les étudiants et les programmes d'enseignement» et «le service à la collectivité».

De plus, pour l'histoire d'une faculté comme celle des sciences sociales de l'Université Laval, une mise en contexte s'imposait: débats politiques, mouvements sociaux, grèves, etc., tout cela aurait donné un peu plus de relief à des activités intellectuelles qui ont été souvent marquées par la conjoncture sociale, politique et culturelle. Il y a bien ici et là quelques allusions: la contestation étudiante en 1968-1969, la grève des professeurs, etc. Des collaborateurs font référence à certains événements qui ont pu influencer le développement des départements, par exemple la création de l'ENAP pour la science politique, mais jamais il n'y a de «mise en situation» des départements dans l'ensemble du champ des sciences sociales au Québec ou au Canada. Mais peut-être vaut-il mieux laisser ces analyses comparatives, qui deviennent rapidement évaluatives, à des comités du Conseil supérieur des Universités! De ces diverses lacunes, le maître-d'œuvre des *Cinquante ans de sciences sociales à l'Université Laval* est conscient: «Nous avons donc mis l'accent sur l'organisation des départements et sur l'évolution des programmes d'enseignement et de recherche, voulant illustrer, sinon expliquer, comment, même dans les sciences humaines, le développement scientifique peut entraîner la spécialisation. Nous regrettons ce rétrécissement du champ de vision: des aspects s'y trouvent omis qui eussent fait ressortir la dynamique présence de notre institution dans la société canadienne.» (p. 12-13) Il faut donc faire nôtre le vœu qu'Albert Faucher lui-même formule: «Espérons que les ressources et les talents de nos successeurs leur permettront de rassembler tous ces aspects dans une histoire globale.»

*Département de sociologie
Université de Montréal*

MARCEL FOURNIER